



**Alice Dussauze**

# Le Nid

# Le Nid

par

Alice Dussauze

Préface .....	3
Chapitre I- Le Nid et ses Habitants.....	4
Chapitre II-Les Enfants à la Maison.....	8
Chapitre III-La Promenade.....	17
Chapitre IV-Le Dimanche au Nid.....	23
Chapitre V-Les petits Poulets.....	32
Chapitre VI-La Visite des petits Cousins.....	39
Chapitre VII-L'Accident.....	48
Chapitre VIII-L'Histoire de Maman.....	54
Chapitre IX-Chez Grand'maman.....	64
Chapitre X-La Construction de la Maissonette des Lapins..	73
Chapitre XI-Une Journée dans le Bois.....	79
Chapitre XII-Au revoir !.....	91

## Préface

C'est une chose reconnue qu'il est très difficile d'écrire pour les petits enfants. La simplicité sans niaiserie, la grâce sans mièvrerie, la gaîté naïve et le sérieux sans pédanterie, le naturel pris sur le fait, telles sont les qualités qu'exige cette littérature enfantine à peine connue parmi nous.

Ce petit livre me semble les réunir à un degré remarquable. Quatre jeunes enfants, leurs parents, la vie de famille à la campagne, les animaux et les plantes, en voilà les éléments. Et cela est si vrai, si frais, si vivant, qu'on serait bien fâché d'y rencontrer de plus nombreux personnages et de plus grands événements. Les phrases sont courtes et semblent faites exprès pour ne pas décourager le petit lecteur encore inhabile qui perdrait facilement le sens d'une longue période. Quelle bonne fortune pour les mères, pour les institutrices... un livre si attrayant que le petit élève demandera à prolonger la leçon afin d'en savoir davantage sur ces enfants qui sentent et parlent comme lui!

Pour écrire ainsi il faut les aimer, ces petits ; mais il faut aussi avoir vécu avec eux et les avoir bien observés. C'est là évidemment le secret de ce charme de naturel et de vie qui caractérise « Le Nid ».

E. de Pressensé.

## Chapitre I- Le Nid et ses Habitants.

« Le Nid » est le nom d'une belle maison.

Elle est située dans un grand jardin rempli de beaux arbres et de jolies fleurs.

Au fond du jardin coule un ruisseau, qu'on traverse sur un petit pont rustique.

Dans le ruisseau, il y a beaucoup de petits poissons : des goujons, des vérons, et de drôles de poissons, avec de grosses têtes, qu'on appelle des chabots.

Il y a aussi des grenouilles dans ce ruisseau. Elles chantent le soir, quand il fait beau ; mais leur chant n'est pas très joli, elles font :

« Couac ! couac ! »

À gauche de la maison, il y a une écurie, une remise et un poulailler.

Vous voulez savoir qui demeure dans la maison, n'est-ce pas ?

Je vais vous le dire.

Il y a d'abord Papa, qui est docteur, et qui va très souvent voir les pauvres malades pour les guérir.

Il y a Maman, qui est très bonne, comme toutes les mamans.

Il y a cinq enfants :

Jean, qui est déjà grand, puisqu'il a neuf ans ; Jeanne, qui a sept ans ; Pierre, que tout le monde appelle Pierrot, et qui a cinq ans et demi ; Louise, qu'on appelle Louissette, qui a quatre ans, et bébé Paul, qui n'a que quatorze mois.

Il y a aussi Madeleine, la nourrice, que les enfants appellent Nounou ; Marie, la femme de chambre, et Julie, la cuisinière, qui sait faire de très bons gâteaux.

Victor, le cocher, demeure dans une chambre, sur l'écurie.

Dans l'écurie, se trouve Carabi, le cheval, qui est très grand et très fort, mais qui est aussi très bon, et ne donne jamais de coups de pied à personne.

On garde la voiture de Papa dans la remise.

Il y a beaucoup de poules dans le poulailler, et un beau coq qui chante tous les matins pour dire bonjour au soleil.

Chacun des enfants a une poule qui appartient à lui seul.

Celle de Jean s'appelle Blanchette, parce qu'elle est toute blanche.

Celle de Jeanne s'appelle Grisette, parce qu'elle est grise, avec seulement deux ou trois petites taches jaunes.

Celle de Pierrot s'appelle Brunette, parce qu'elle est brune, et celle de Louissette s'appelle Doucette, parce qu'elle est très douce, et qu'elle ne se dispute jamais avec les autres poules.

Les autres poules se disputent quelquefois.

Les poules, comme les petits enfants, ne sont pas toujours sages. Seulement, elles ne savent pas qu'il faut être sage, tandis que les petits enfants le savent bien.

Bébé Paul n'a pas de poule, parce qu'il est encore trop petit.

Quand il sera grand, il en aura une aussi.

Tous les jours, les enfants vont porter à manger aux poules. Aussi, les poules les connaissent bien, et sont bien contentes de les voir arriver.

J'allais oublier de vous parler de Black, le chien.

Il faut que je vous raconte l'histoire de Black, parce que je suis sûre qu'elle vous intéressera.

Un jour, Papa a rencontré un pauvre homme, qui portait un petit chien dans ses bras.

Papa lui a demandé :

« Où portez-vous ce petit chien ? »

L'homme a répondu :

« Je vais le noyer, parce qu'il a la patte cassée et qu'il est malade. »

Alors Papa a dit :

« Voulez-vous me le donner, au lieu de le noyer ? »

« Oui, » lui a répondu l'homme ; « je veux bien vous le donner, si vous voulez me donner trois francs. »

Papa a donné trois francs à l'homme, et il a apporté le pauvre petit chien au Nid.

Tous les enfants étaient très contents d'avoir un chien ; mais cela leur faisait beaucoup de peine de le voir si malade.

Ils l'ont si bien soigné, qu'il s'est guéri, et maintenant, il est fort et bien portant. Mais il ne peut pas se servir de sa patte cassée, et il sera toujours boiteux : c'est bien dommage, n'est-ce pas ?

## Chapitre II-Les Enfants à la Maison.



Les enfants ne vont pas à l'école.

On fait l'école à la maison, ce qui est bien plus amusant.

C'est Maman qui est la maîtresse, et elle est une très bonne maîtresse. Elle explique si bien les leçons difficiles !

C'est l'heure du travail maintenant, et tous les enfants ont promis à Maman d'être très sages et très appliqués.

Jean a fait une dictée.

Il y avait beaucoup de fautes dans cette dictée, et Maman a dit à Jean de recopier trois fois tous les mots difficiles.

Jean n'aime pas du tout cela ; mais comme il a promis d'être sage, il ne veut pas murmurer, pour ne pas faire de peine à Maman.

Jeanne a fait une page d'écriture.

À présent, elle est en train d'apprendre une jolie poésie, qu'elle récitera à Papa, quand elle la saura tout entière.

Elle en sait déjà les deux premières lignes :

« Je le tiens, ce nid de fauvette !

Ils sont deux, trois, quatre petits ! »

Pierrot fait une page de grosse écriture.

Il écrit le mot « bonbons ».

Pierrot aime beaucoup les bonbons ; mais il trouve que c'est plus difficile d'écrire « bonbon » que d'en manger un. Il trouve que le b est une vilaine lettre, et il a beaucoup de peine à faire les b.

Quand il aura fini, Maman lui fera lire de petites phrases, comme celles-ci :

As-tu vu ma chatte ?

J'ai un joli livre.

Louissette est encore trop petite pour lire ou écrire ; mais elle sait ses lettres jusqu'à L, et elle peut compter jusqu'à vingt sans se tromper.

Jean a, fini de recopier les mots de sa dictée.

Maman lui donne à apprendre une leçon d'Histoire de France.

Jeanne sait le premier couplet de sa poésie ; Pierrot a fini sa page d'écriture, et il a lu les petites phrases dans son livre de lecture.

Maman met une grande carte géographique sur la table et dit :

« Maintenant, Jeanne et Pierrot, nous allons faire de la géographie. Approchez-vous de moi. »

Jeanne et Pierrot se mettent à genoux sur leurs chaises, pour mieux voir la carte.

- « Qu'est-ce que cette carte représente ? » demande Maman.
- « L'Europe, » répond Jeanne.
- « Oui. Est-ce que la France est en Europe, Pierrot ? »
- « Oui, Maman, la voilà. »
- « Quelle est la capitale de la France ? »
- « Paris, » disent en même temps Jeanne et Pierrot.
- « Montrez-moi Paris sur la carte. »
- « Voilà, Maman, sur la Seine, » dit Jeanne.
- « Très bien. Peux-tu me dire dans quelle mer la Seine se jette ? »

Jeanne hésite ; elle suit la Seine avec son doigt jusqu'à la mer.

- « Ah ! je sais, Maman ! C'est dans la Manche. »
- « Oui. Et quel est le pays de l'autre côté de la Manche ? »
- « C'est l'Angleterre. »
- « Quelle est la capitale de l'Angleterre ? »

— « Londres », dit Jeanne.

— « Comment s'appelle le petit pays à gauche de l'Angleterre ? »

Pierrot répond :

— « C'est l'Italie. »

— « Non, » dit Jeanne ; « c'est l'Irlande. »

— « Tu sais bien où est l'Italie, Pierrot ? » demande Maman.

Pierrot ne sait pas.

Jeanne s'écrie :

« Voilà l'Italie, Maman ! C'est l'Italie qui est comme une grosse botte. »

— « Oui ; et quelle est la capitale de l'Italie ? »

— « Rome. »

— « Et quelle est la capitale de l'Irlande ? »

Pierrot ne sait pas.

Jeanne dit :

« C'est Berlin. »

— « Non, » dit Maman, « Berlin est en Allemagne. Cherchez sur la carte. »

— « Ah ! c'est Dublin. Dublin ressemble à Berlin, n'est-ce pas, Maman ? »

— « Oui, un peu ; mais il faut tâcher de ne pas les confondre. Nous avons fait assez de géographie pour aujourd'hui. Nous allons faire un peu de calcul.

Voyons, Pierrot, si tu as quatre pommes, et que je t'en donne encore deux, combien en auras-tu ? »

Pierrot réfléchit.

« Je trouve que c'est très difficile de répondre à cette question. »

« Tu en auras six, Pierrot, » dit Jeanne. « Quatre et deux font six, »

— « Ah ! » dit Pierrot.

— « Maintenant, si tu as quatre pommes et que je t'en prenne trois, combien en auras-tu ? »

— « Mais, Maman, j'aime mieux que tu n'en prennes pas ; j'aime mieux que tu m'en donnes. »

« Que tu es sot, Pierrot, » dit Jeanne ; « c'est seulement pour rire que Maman dit qu'elle les prendra. »

— « Vois-tu, Pierrot ; » dit Maman ; « je pourrai te les garder pour une autre fois. Tu ne pourrais pas en manger quatre à la fois, n'est-ce pas ? »

— « Oui, Maman, je crois que je pourrais les manger. »

— « Oh ! le petit gourmand ! Mais, vois-tu, cela te rendrait malade d'en manger tant ; et comme je n'aime pas que mon petit Pierrot soit malade, j'en mettrai trois de côté pour une autre fois. Combien en auras-tu à manger tout de suite ? »

Pierrot pousse un gros soupir :

« Je n'en aurai qu'une ; mais j'espère qu'elle sera grosse. »

« Maman, » dit Jean, je sais ma leçon. »

— « Bien, » dit, Maman, « viens me la réciter. »

Lorsque Jean a fini, Maman l'envoie à Papa, qui lui donnera une leçon de latin.

Jean est si grand maintenant, que Papa a dit qu'il devait commencer à apprendre le latin, et il lui donne une petite leçon tous les jours.

Jean est très fier d'apprendre le latin.

« Maintenant, Jeanne, tu vas faire un peu de couture.  
Pierrot, tu peux dessiner si tu veux. »

Pierrot aime beaucoup dessiner.

Il prend une feuille de papier blanc, et un crayon avec lequel  
il fera des chevaux, des vaches, des maisons et des arbres.

Jeanne est en train de faire un tablier pour sa poupée.

Il est presque fini, et Maman dit qu'il est très bien fait.

La poupée de Jeanne, qui s'appelle Lucie, sera très contente  
d'avoir un tablier fait par sa petite maman.

Louissette demande à Maman si elle peut coudre aussi.

Alors Maman lui donne un joli morceau d'étoffe rouge, une  
aiguille et un long bout de fil rouge.

Louissette voudrait avoir un dé, mais le dé de Maman est trop  
grand pour son petit doigt.

Il faut qu'elle couse sans dé, ce qui est très difficile, n'est-  
ce pas ?

Louissette fait deux ou trois points, puis elle pique son pauvre  
doigt si fort qu'une toute petite goutte de sang, comme une  
perle rouge, en sort.

Louissette dit :

« Oh!... » et deux larmes tombent de ses yeux sur son pauvre petit doigt.

Mais Maman embrasse le doigt blessé et dit :

« Ce n'est rien. »

Louissette est tout à fait consolée, et elle sourit.

Jean revient bientôt de sa leçon avec Papa, et Maman dit :

« Les leçons sont finies pour aujourd'hui. Je suis très contente de vous, mes chéris ; vous avez tous été sages. Allez jouer au jardin jusqu'au déjeuner ; et après le déjeuner, nous irons nous promener. »

— « Est-ce que Nounou et Bébé iront se promener avec nous, Maman ? » demande Louissette, qui aime beaucoup son petit frère.

— « Oui, certainement, » répond Maman, et Louissette est tout à fait contente.

## Chapitre III-La Promenade.

Après le déjeuner, tout le monde est bientôt prêt pour la promenade.

Black voudrait bien sortir aussi.

Il sait bien que, quand on est habillé, c'est parce qu'on va se promener.

Il saute autour des enfants en agitant sa queue et en aboyant.

Il veut dire :

« Emmenez-moi, je vous en prie. »

Maman dit :

« Oui, Black ; tu peux venir avec nous. »

Black comprend très bien ce qu'on lui dit, et il saute autour de Maman, et la regarde, comme pour lui dire :

« Merci ! merci ! »

On suit un joli petit sentier vert.

D'un côté, il y a une haie ; de l'autre côté, il y a une grande prairie où l'on voit des vaches et des moutons.

« Regardez le petit agneau qui saute autour de sa mère, » dit Maman.

— « Oh ! qu'il est joli ! » dit Jeanne.

— « Maman, les agneaux, ce sont les petits enfants des moutons, n'est-ce pas ? » demande Louissette.

— « Oui, ma chérie. Seulement on n'appelle pas la maman de l'agneau un mouton ; comment l'appelle-t-on ? »

— « On l'appelle une brebis, » dit Jeanne.

— « Et comment appelle-t-on le papa du petit agneau ? » demande Louissette.

— « Un bélier, » dit Maman.

— « Oh ! c'est un mot très difficile. Je crois que je l'oublierai, Maman. »

— « Il faut tâcher de ne pas l'oublier. »

« Maman ! Maman ! voilà une hirondelle. » crie Jean.

« En voilà une autre, » dit Jeanne, « et encore une là-bas. »

— « Oui, » dit Maman ; « les hirondelles sont arrivées. Quel bonheur ! n'est-ce pas ? »

— « D'où viennent-elles, Maman ? » demande Pierrot.

— « Elles viennent des pays chauds. Les hirondelles ne peuvent pas supporter le froid ; et elles quittent la France en automne pour aller passer l'hiver dans les pays chauds. Elles reviennent en France au printemps. »

— « Elles aiment mieux la France que les autres pays, n'est-ce pas, Maman ? » demande Pierrot.

— « Je ne sais pas, » répond en riant Maman : « elles ne me l'ont jamais dit : mais je pense qu'elles aiment beaucoup la France, puisqu'elles y reviennent tous les ans. »

— « Je voudrais être une hirondelle, dit Jean, » pour voler haut haut, comme celle qui est juste au-dessus de ma tête. »

— « Entendez-vous ce joli chant, enfants ? Quel est l'oiseau qui chante si bien ? Tenez, le voilà qui monte vite, vite, dans le ciel bleu. C'est une alouette. Comme elle a l'air heureuse ! »

« Est-ce qu'elle ira jusqu'au soleil, Maman ? » demande Louisette.

— « Oh ! non, le soleil est trop loin. Aucun oiseau ne pourrait voler si loin. »

— « Maman, j'ai trouvé des violettes sous la haie, » dit Jeanne. « Il y en a des bleues et des blanches. Comme elles sentent bon ! »

— « Qu'est-ce que c'est que cette jolie petite fleur bleue ? » demande Jean.

— « C'est une véronique, » dit Maman. « Il doit y en avoir d'autres. Cherchez bien, enfants, tâchez d'en trouver beaucoup. C'est une très jolie petite fleur. »

— « Maman, regarde mon bouquet, » dit Jeanne. « N'est-ce pas qu'il est joli ? »

— « Il est très joli, » dit Maman. « Peux-tu me dire les noms de toutes les fleurs de ton bouquet ? »

— « Je crois que oui, Maman. Voici des violettes, voici des marguerites, des boutons d'or, des primevères, des véroniques. Je ne sais pas le nom de cette jolie petite fleur violette sur une longue tige. »

— « C'est une cardamine, une espèce de cresson. »

Bébé aime bien les fleurs.

Il tend ses petites mains vers le bouquet de Jeanne en disant :

« Donne ! Donne ! »

Mais Jeanne dit :

« Je ne peux pas te donner mon bouquet, mais je te donnerai une primevère. »

Bébé veut manger la primevère, mais Nounou lui dit :

« Non, non, ce n'est pas bon. »

Tout à coup, on entend un drôle de bruit :

« Coucou ! Coucou ! »

« Qui est-ce qui dit coucou ? » demande Pierrot.

— « C'est un oiseau, » dit Jean ; « on l'appelle le coucou parce qu'il chante toujours : coucou. »

— « Est-ce un joli oiseau ? » demande Louissette.

— « Non, » dit Maman, « il n'est pas joli. »

« Le voilà qui s'envole là-bas... Le voyez-vous ? »

— « Il est très gros, » dit Jeanne.

— « Oui, il est assez gros. C'est aussi un méchant oiseau. Un de ces jours, je vous raconterai l'histoire d'un coucou. »

Les enfants aiment beaucoup les histoires que Maman leur raconte, et ils disent tous :

« Oh ! merci, Maman. »

Il est temps de retourner à la maison. Les enfants commencent à être un peu fatigués.

Louissette a pris la main de Maman pour s'aider à marcher, et elle traîne un peu la jambe.

Bébé s'est endormi sur l'épaule de Nounou.

On ira encore se promener demain, s'il fait beau.

## Chapitre IV-Le Dimanche au Nid.

C'est aujourd'hui dimanche.

On ne fait pas de leçons le dimanche, parce que c'est le jour du repos.

Jean, Jeanne et Pierrot vont à l'église tous les dimanches avec Papa et Maman.

Louissette n'y est pas encore allée parce qu'elle est trop petite.

Elle voudrait bien y aller, et elle demande :

« Maman, est-ce que je peux aller à l'église avec toi ? »

— « Est-ce que cela ne t'ennuiera pas de rester tranquille pendant très longtemps ? » dit Maman.

— « Oh ! non, Maman, je suis sûre que cela ne m'ennuiera pas. »

— « Seras-tu bien sage si je t'emmène ? »

— « Oh ! oui, Maman, je serai bien sage. »

— « Alors, je veux bien t'emmener. »

Louissette est si contente qu'elle en saute de joie.

« Nounou ! » crie-t-elle, en montant l'escalier aussi rapidement que ses petites jambes peuvent la porter. « Mets vite mon chapeau et mon manteau, s'il te plaît : je vais à l'église avec Maman. »

Louissette est bientôt habillée, et elle met sa menotte dans la main de Maman.

Papa ne peut pas aller à l'église aujourd'hui, parce qu'il doit voir une pauvre femme qui est malade.

Louissette est très fière d'aller à l'église ; elle marche gravement, comme une grande personne, à côté de Maman.

Il y a beaucoup de monde dans l'église.

Louissette se demande d'où tout ce monde peut venir.

Il y a aussi des petits garçons et des petites filles.

Louissette s'assied à côté de Maman et lui demande tout bas :

« Faut-il que j'ôte mon chapeau, comme Jean et Pierrot ? »

Mais Maman dit :

« Non, les dames et les petites filles n'ôtent pas leurs chapeaux : ce sont seulement les messieurs et les petits garçons qui le font. »

Louissette est très étonnée.

Elle se demande pourquoi les dames n'ôtent pas leurs chapeaux, et elle pense que c'est peut-être parce que c'est trop difficile pour elles, comme elles ont un élastique ou des épingles pour tenir leurs chapeaux, tandis que les messieurs n'en ont pas.

On chante un cantique.

Louissette aime beaucoup la musique, et elle trouve que le monsieur qui joue de l'orgue joue très bien.

Puis on fait la prière.

Après cela, le pasteur monte dans la chaire.

Louissette connaît bien le pasteur, parce qu'il vient souvent voir Papa et Maman.

Quelquefois, il donne des bonbons aux enfants.

Louissette trouve qu'il a l'air très drôle dans sa longue robe noire avec du blanc autour du cou.

Elle se demande s'il est content de la voir à l'église. Elle est sûre qu'il l'a regardée.

Le sermon est un peu long.

Louissette ne comprend pas ce que le pasteur dit. Elle commence à être fatiguée et regarde autour d'elle.

Tout à coup, elle voit un petit chien jaune qui est entré dans l'église pendant que la porte était ouverte, et qui tâche de se cacher, parce qu'il sait bien que les chiens ne doivent pas entrer dans l'église.

Il a découvert sa maîtresse : c'est une vieille dame qui est assise juste devant Louissette.

Le petit chien jaune court se cacher sous la robe de sa maîtresse.

Puis, Louissette voit paraître, sous la jupe de la vieille dame, un petit bout de museau, puis le museau tout entier, puis les deux yeux du petit chien.

Le petit chien regarde Louissette, et il a l'air si drôle, avec la jupe de sa maîtresse sur sa tête comme un capuchon, qu'elle ne peut pas s'empêcher de rire.

Elle rit tout haut.

Maman fait : « Sch ! » très bas.

Le pasteur regarde Louissette, et la vieille dame se retourne et la regarde, et le monsieur qui joue de l'orgue la regarde aussi.

Louissette, toute rouge et très honteuse, cache sa figure sur la manche de Maman.

Enfin, le service est fini.

Louissette est contente de sortir de l'église.

C'est bien fatigant de rester assise si longtemps.

Quand on est sur la route, Maman demande :

« Qu'est-ce qui t'a fait rire, Louissette ? »

— « C'est le petit chien, Maman : il avait l'air si drôle sous la robe de la vieille dame ! »

— « Il faut tâcher de ne pas rire à l'église. »

— « Oui, Maman. Je suis bien fâchée d'avoir ri. »

Papa est de retour à la maison quand les enfants y arrivent.

Tout le monde a faim, et on se met à table tout de suite pour déjeuner.

« As-tu été sage à l'église, Louissette ? » demande Papa.

— « Elle a ri tout haut pendant le sermon, » dit Jean.

Louissette baisse la tête, et deux larmes tombent dans son assiette.

Mais Maman dit :

« Jean, ce n'est pas bien d'être si prêt à parler des fautes des autres. Louisetta a été très sage tout le temps, excepté quand le petit chien l'a fait rire ; et elle est très fâchée d'avoir ri. »

Maman met son bras autour de Louisetta qui est assise à côté d'elle sur une grande chaise, et elle lui donne un baiser.

Louisetta sourit et se sent tout à fait heureuse de nouveau.

Après le déjeuner, on fait une jolie promenade dans les champs ; et après la promenade, maman montre aux enfants de belles images.

« Qu'est-ce que cette image représente ? » demande maman.

— « Je sais, moi ; » dit Jean.

— « Attends un peu, Jean. Nous commencerons par les petits, et si les petits ne comprennent pas les images, les grands les leur expliqueront. »

Jean est très fier d'être appelé grand, et il attend son tour pour parler.

« Sais-tu ce que cette image veut dire, Louisetta ? » demande maman.

— « Oui, maman. Ça, c'est Jésus, et ça, ce sont les petits enfants. »

— « Et qu'est-ce que Jésus fait aux petits enfants ? »

— « Il les embrasse. »

— « Et il les bénit ; » dit Jeanne.

— « Oui ; et qu'est-ce que cela veut dire, qu'il les bénit ? »

Jeanne ne sait pas.

« Peux-tu me le dire, Jean ? »

— « Je crois que cela veut dire qu'il les rend heureux. »

— « Oui, c'est cela. En bénissant les petits enfants, Jésus leur promettait d'être toujours leur ami, et lorsqu'on a Jésus pour ami, on est toujours heureux. »

« Maman ; » dit Pierrot. « Si Jésus était ici maintenant, est-ce que tu nous mènerais vers lui, comme les mamans des petits enfants le faisaient ? »

— « Oui, certainement. Mais je n'ai pas



Maman saute à la corde besoin qu'il vienne ici pour mener mes chéris à lui. Tous les jours, je demande à Jésus de vous bénir et de vous rendre sages, et je sais qu'il entend ma prière, parce qu'il est toujours tout près de nous.»

Maman et les enfants chantent un petit cantique qu'ils aiment beaucoup, et que vous connaissez tous, sans doute :

« Une belle patrie,

Dans les hauts Cieux.»

Puis maman dit :

« Allez jouer au jardin jusqu'au dîner. »

« Veux-tu venir avec nous, maman ? » demande Jeanne.

« Nous voulons sauter à la corde. Jean et Pierrot aiment mieux jouer avec leurs toupies que de jouer avec nous, parce qu'ils sont des garçons, et nous avons besoin de quelqu'un pour tourner la corde.

Maman dit :

« Oui, je veux bien jouer un peu avec vous, » et les petites filles sont bien contentes.

Maman saute la première, pendant que Jeanne et Pierrot tournent la corde.

Maman saute très bien.  
Elle a sauté vingt-cinq fois sans s'arrêter.

Maintenant, c'est au tour de Jeanne de sauter ; Maman tourne la corde avec Louissette.

Jeanne a sauté huit fois.

Louissette saute une fois, et puis la corde se prend dans ses petites jambes.

Elle sautera mieux quand elle sera plus grande.

## Chapitre V-Les petits Poulets.



« Maman, » dit Jeanne, « je n'ai pas vu Grisette depuis plusieurs jours. J'espère qu'elle n'a pas été mangée par un chat. »

— « Je ne le pense pas, » dit Maman. « Viens avec moi, et nous allons voir si elle n'est pas cachée quelque part dans le poulailler. »

Maman et Jeanne cherchent Grisette partout, mais ne la trouvent pas.

Tout à coup Jeanne s'écrie :

« Ah ! la voici, dans ce petit coin noir ! Elle est couchée sur de la paille. Oh ! Maman, je crois qu'elle est morte ! elle ne bouge pas, et sa tête est cachée dans ses plumes. »

Mais Maman dit :

« Non, elle n'est pas morte. Elle est en train de couver. »

— « Qu'est-ce que cela veut dire, Maman ? »

— « Cela veut dire qu'elle est couchée sur ses œufs pour les tenir au chaud, jusqu'à ce que les petits poulets en sortent. »

— « Est-ce qu'il va y avoir des petits poulets ? »

— « Oui, dans quelques jours. »

— « Quel bonheur ! » dit Jeanne, en sautant de joie.

— « Maintenant, » dit Maman, « il faut donner à manger à Grisette, parce qu'elle ne voudra pas quitter ses œufs, même pour déjeuner. Apporte-lui un peu de grain. »

Jeanne court chercher du blé noir dans son tablier.

Elle en met un peu dans le creux de sa main et la tend vers la poule.

Grisette mange volontiers dans la main de Jeanne.

« Regarde, Maman : elle n'a pas du tout peur de moi, » dit Jeanne, très contente.

Elle veut caresser la poule tout doucement ; mais Grisette se retourne et lui donne un coup de bec.

« Oh ! la méchante ! » s'écrie Jeanne : « Elle m'a donné un coup de bec. »

— « Elle n'est pas méchante, » dit Maman ; « mais elle n'aime pas qu'on la touche pendant qu'elle couve. Elle a sans doute peur que tu prennes ses chers œufs. »

Jeanne est très impatiente de voir sortir les petits poulets ; mais Maman dit qu'il faut attendre encore dix jours, au moins, pour cela.

Dix jours, c'est bien long, n'est-ce pas ?

Tous les jours, Jeanne va donner à manger à Grisette.

Enfin, un matin, elle entend un tout petit bruit :

« Piou ! piou ! »

Qu'est-ce que c'est ?

Elle court vite, vite, appeler Maman.

« Maman ! Maman ! J'entends un si drôle de bruit sous Grisette ! Viens vite voir ce que c'est. »

Maman va au poulailler avec Jeanne et se penche sur Grisette pour écouter.

« Piou ! piou ! » on entend le même petit bruit.

« Ce sont les petits poulets qui font ce bruit, » dit Maman.  
« Il y en a deux ou trois qui sont sortis de l'œuf. Mais il ne faut pas déranger Grisette jusqu'à ce qu'ils soient tous sortis. »

Jeanne est presque folle de joie.

Elle voudrait que tous les petits poulets soient sortis pour les voir.

Mais Maman dit :

« Allons-nous-en maintenant. Nous reviendrons voir Grisette quand nous aurons fini nos leçons. »

Quand la classe est finie, Jeanne court au poulailler.

Jean, Pierrot et Louissette courent après elle, car eux aussi veulent voir les petits poulets.

Jeanne pousse un cri de joie en entrant dans le poulailler.

Elle voit un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit petits poulets, qui courent tout autour de Grisette en faisant :  
« Piou ! piou ! »

Et Grisette répond :

« Glouck ! glouck ! »

— « Oh ! les jolis petits poulets ! » dit Jeanne : « Où est Maman ? Appelez-la vite ! »

Maman arrive bientôt.

« Maman, viens voir mes chers petits poulets. N'est-ce pas qu'ils sont gentils ? Ils sont comme de petites boules. Regarde celui-là qui est tout jaune, comme un canari. Celui-ci est gris, et celui-là a des taches brunes sur la tête et sur les ailes. Comme ils ont de drôles de petites ailes ! »

— « Il faut leur donner à manger, » dit Maman.

« Jean, veux-tu demander à Julie de faire cuire un œuf pour les petits poulets. Apporte un peu de mie de pain que nous leur donnerons, en attendant que l'œuf soit cuit. »

Jean revient bientôt avec la mie de pain.

Maman l'émiette et en tend un peu aux poulets.

Les petits poulets n'ont pas peur de Maman.

Ils sautent dans sa main pour mieux saisir les miettes.

« Oh ! les petits gourmands ! » dit Jeanne.

Comme ils mangent vite ! Maman, donne-moi un peu de pain, s'il te plaît, pour que j'en donne aux poulets. »

— « Moi aussi, » dit Jean, « je voudrais bien leur en donner. »

— « Et moi aussi, » dit Pierrot.

— « Et moi aussi, » dit Louisettes.

— « Non, » dit Jeanne ; « les petits poulets sont à moi, et c'est seulement moi qui dois leur donner à manger. »

Mais Maman dit :

« Ma petite Jeanne ne voudrait pas priver ses frères et sa sœur du plaisir de donner à manger aux poulets. Ce serait très égoïste. »

Jeanne est bien fâchée d'avoir été égoïste, et elle donne du pain à Jean, à Pierrot et à Louisettes, pour que tout le monde puisse donner à manger aux petits poulets.

Lorsque Papa rentre de ses visites, Jeanne le mène voir ses petits poulets.

« N'est-ce pas qu'ils sont gentils, Papa ? » demande-t-elle.

— « Ils paraissent très bons, » dit Papa. « J'ai envie de les manger au dîner. »

— « Oh ! Papa ! Tu ne voudrais pas manger mes jolis petits poulets ! » s'écrie Jeanne, très effrayée.

— « Tu ne savais donc pas que je plaisantais ? » dit Papa en riant et en pinçant la joue de Jeanne. « Ne crains pas, ma petite chérie : je ne voudrais, pour rien au monde, faire de mal à tes poulets. »

Jeanne rit de sa peur, et Papa la met sur son épaule et la porte ainsi jusqu'à la maison.

Tous les matins, Jeanne va donner à manger à ses chers petits poulets.

Elle ne les oublie jamais.

Aussi ils commencent à la connaître si bien, qu'ils courent à sa rencontre dès qu'ils l'aperçoivent, en criant de toutes leurs forces :

« Piou ! piou ! piou ! »

## Chapitre VI-La Visite des petits Cousins.

Un jour, une voiture arrive devant la grille du jardin.

Il y a une dame et deux enfants dans cette voiture.

« Maman, » dit Jeanne, « je crois que c'est tante Hélène avec Louis et Gabrielle. »

— « Tu as raison, » répond Maman. Courons vite au-devant d'eux. »

Les enfants aiment beaucoup tante Hélène : elle est bien bonne.

Je suis fâchée d'être obligée de vous dire que Louis et Gabrielle, les deux petits cousins, ne sont pas très gentils.

Ils sont gâtés, et les enfants gâtés sont toujours désagréables.

Maman et les enfants embrassent tante Hélène et les petits cousins.

Tante Hélène dit qu'elle passera tout l'après-midi au Nid, et Maman et les enfants en sont bien contents.

Tante Hélène rentre dans la maison avec Maman, mais elle demande si Louis et Gabrielle peuvent rester dans le jardin avec leurs cousins.

Maman dit :

« Oui, certainement. Enfants, menez Louis et Gabrielle voir les poules et Black et Carabi. »

Les petits cousins sont un peu timides d'abord.

Ils n'osent pas parler.

Louis a huit ans, et Gabrielle en a cinq et demi.

« Voulez-vous voir mes petits poulets ? » dit Jeanne.

Les cousins veulent bien, et Jeanne les mène au poulailler.

Gabrielle trouve que les poulets sont très gentils ; mais Louis fait : « Sch ! sch ! » pour leur faire peur. La pauvre Grisette, qui est très inquiète, fait :

« Glouck ! glouck ! » et tous les petits poulets se cachent sous ses ailes.

« Tu es méchant, Louis ! » dit Jeanne.

Mais Louis rit.

« Voilà Black, » dit Jean ; « Black ! viens ici. »

Black obéit tout de suite, et saute sur Jean pour lui lécher les mains.

« Quel vilain chien ! » dit Louis.

— « Il n'est pas vilain, il est très gentil, » dit Jean, d'un ton fâché.

— « Qui est Carabi ? » demande Gabrielle à Jeanne : « ta Maman a dit que nous verrions Carabi. »

— « Carabi, c'est notre cheval. Il est dans l'écurie. »

Les enfants vont voir Carabi.

Louis et Gabrielle trouvent que Carabi est un beau cheval.

« Voulez-vous jouer à cache-cache dans le jardin ? » demande Jeanne.

Tout le monde veut bien ; Jean compte : « Une poule sur un mur... »

pour savoir qui doit chercher les autres.

C'est Pierrot.

Il se met derrière un arbre et ferme bien les yeux pour ne pas voir où les autres enfants se cachent.

Il compte jusqu'à cinquante ; puis il ouvre les yeux et regarde tout autour de lui.

Il marche doucement pour qu'on ne l'entende pas et cherche partout.

« Voilà Gabrielle ! » s'écrie-t-il, et il court si vite qu'il attrape sa petite cousine.

Il trouve bientôt tous les autres. Il attrape Louissette, mais il ne peut attraper ni Jean, ni Jeanne, ni Louis.

C'est au tour de Gabrielle de chercher, puisqu'elle a été prise la première.

Gabrielle se place derrière le même arbre que Pierrot, et fait semblant de fermer les yeux ; mais elle ne les ferme pas vraiment, et elle voit où les autres enfants se cachent, ce qui est très mal.

Quand les enfants sont fatigués de ce jeu, ils se promènent dans le jardin.

« Jean, » dit Louis, « vois-tu ce moineau sur le toit de l'écurie ? Je vais lui jeter une pierre, et je parie que je l'attraperai. »

— « Oh ! non, Louis ! Il ne faut pas faire cela ! » s'écrient tous les enfants.

— « Pourquoi pas ? »

— « Parce que cela fera mal au pauvre petit moineau ; » dit Louissette.

— « Que tu es sotté ! » dit en riant le méchant Louis.

Il jette la pierre.

Il n'est pas aussi habile qu'il le croit. La pierre n'a pas touché le moineau qui s'envole ; mais elle est allée tout droit à la fenêtre de la chambre de Victor, et a cassé une vitre.

« Qui est-ce qui jette des pierres ? » dit une voix tout près des enfants.

C'est Nounou qui arrive avec bébé Paul, et qui a entendu la vitre se casser.

« Ce n'est pas moi, Nounou ! » disent tous les enfants.

Et Louis dit aussi :

« Ce n'est pas moi. »

Les enfants regardent Louis d'un air étonné.

Maman leur a souvent dit que c'est très vilain de mentir. Ils ne voudraient pas le faire, et ils sont très surpris d'entendre mentir leur cousin.

Pourtant ils ne disent pas que c'est Louis qui a jeté la pierre, parce qu'ils savent qu'on ne doit pas rapporter ce que d'autres ont fait de mal.

Nounou devine qui a jeté la pierre, mais elle n'en parle plus, et elle reste avec les enfants pour les surveiller.

On s'est approché de la grille du jardin pour regarder sur la route.

« Regarde, Nounou, » dit Pierrot, « ce pauvre homme qui porte un fagot sur son dos. »

Au moment où Pierrot dit cela, la corde qui retenait le fagot se casse, et voilà toutes les branches par terre.

Louis et Gabrielle se mettent à rire.

« Fi ! les vilains sans-cœur ! » dit Nounou.

Les autres enfants ne rient pas.

Ils disent :

« Oh ! le pauvre homme ! »

Puis ils ouvrent la grille et courent vers le pauvre homme pour lui aider à ramasser son bois.

Cet homme est très vieux, et il peut à peine se baisser.

Les enfants lui disent :

« Ne vous baissez pas, nous allons tout ramasser pour vous. »

Jean noue ensemble les deux bouts de la corde cassée, et Pierrot l'aide à attacher solidement le fagot.

Puis ils le remettent sur le dos du vieillard.

Le pauvre homme dit :

« Merci, merci, mes enfants. Vous êtes bien gentils, et le bon Dieu vous bénira. »

« Venez goûter maintenant, » dit Nounou : « Tante Hélène dit qu'il sera bientôt temps de partir, et il faut que vos cousins goûtent d'abord. »

— « Est-ce que c'est Julie qui a fait ces gâteaux ? » demande Jeanne. « Comme ils paraissent bons ! »

— « Oui, c'est Julie qui les a faits ; » répond Nounou : « Vous allez manger des tartines de confiture d'abord, et puis vous mangerez les gâteaux avec des fraises et de la crème. »

« Moi, je veux manger les gâteaux tout de suite ! » dit Louis.

— « Comme vous voudrez. Mais un petit garçon ne doit pas dire : je veux. Ce n'est pas gentil du tout. »

— « Donnez-moi de la crème, Nounou, » dit Gabrielle.

« On dit : s'il vous plaît quand on demande quelque chose ; »  
répond Nounou.

Gabrielle ne veut pas dire : s'il vous plaît ; mais comme  
Nounou ne lui donnera pas de crème si elle ne le dit pas, la  
petite fille finit par le dire, d'un ton maussade.

Les enfants sont très étonnés de voir leurs cousins se  
conduire si mal, et ils sont contents quand tante Hélène  
appelle Louis et Gabrielle et leur dit qu'il est temps de  
partir.

« Oh ! Maman ! » dit Jeanne, lorsque la tante et les cousins  
sont partis, « Louis et Gabrielle ne sont pas du tout gentils :  
je ne les aime pas. »

— « Je ne les aime pas non plus, » dit Jean.

— « Ni moi, » dit Pierrot.

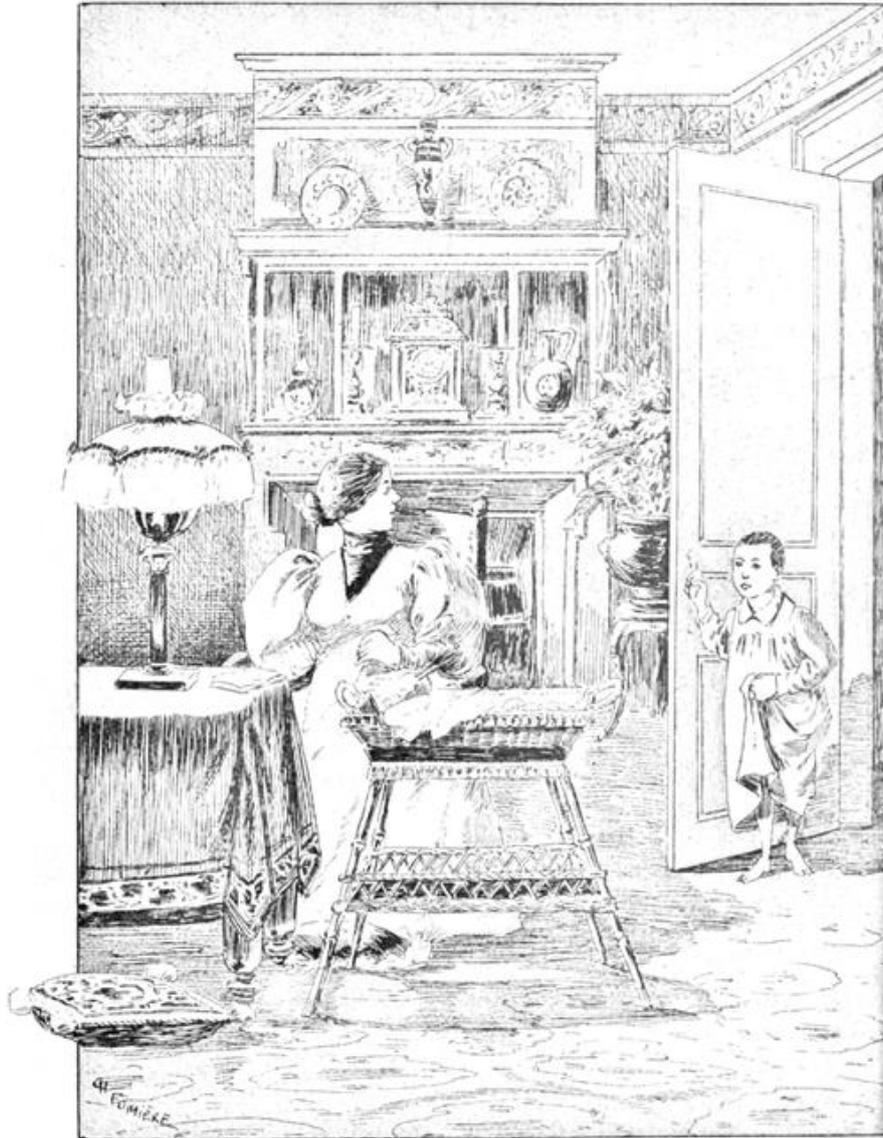
— « Ni moi, » dit Louissette.

Mais Maman dit :

« Il ne faut pas dire cela. Ce n'est pas de la faute de vos  
cousins s'ils sont mal élevés. Vous savez que tante Hélène a  
été malade bien longtemps. Elle ne pouvait pas s'occuper  
d'eux. Vous, vous avez une Maman qui est toujours avec vous  
pour vous dire ce qui est bien et ce qui est mal. Vos petits  
cousins ont toujours été avec leur bonne, qui les gâtait et ne  
leur disait jamais ce qu'ils devaient faire et ce qu'ils ne

devaient pas faire. Vous voyez donc qu'ils sont plus à plaindre qu'à blâmer.»

## Chapitre VII-L'Accident.



Il pleut.

On ne pourra pas sortir aujourd'hui.

Quel dommage !

Quand on a fini les leçons, Maman dit que les enfants peuvent courir un peu dans la maison.

Seulement, ils doivent faire attention de ne rien abîmer.

Les enfants jouent au loup.

Pierrot est le loup.

Il se cache dans la chambre de Maman, et les autres enfants arrivent tout près de la porte en chantant :

« Promenons-nous dans les bois,

« Pendant que le loup n'y est pas.

« Loup, y es-tu ? »

Pierrot répond : « Non, » d'une grosse voix.

Et on recommence à chanter.

Tout à coup, Pierrot crie :

« Oui ! »

Et il s'élanche vers la porte pour tâcher d'attraper quelqu'un.

Il n'a attrapé personne ; mais, hélas ! il a renversé un joli vase qui était sur une petite table, et le vase s'est cassé en trois morceaux.

Que faire ?

Il devrait aller le dire tout de suite à Maman ; mais il n'ose pas : il a peur que Maman le gronde.

Il réfléchit un peu.

Personne n'a entendu tomber le vase.

Jean, Jeanne et Louissette se sont sauvés si vite, jusqu'à l'autre bout du long couloir, qu'ils n'ont rien vu.

Vite, il ramasse les morceaux du vase et les remet ensemble sur la petite table.

Ils tiennent très bien, et personne ne saura que le vase est cassé.

Il continue à jouer, mais il est triste.

Il sent qu'il a mal fait.

Le soir, au dîner, il ne cause pas.

Maman lui demande s'il est malade.

Il dit : Non, mais il devient très rouge.

Tous les soirs, Maman va border les enfants dans leurs petits lits, et les embrasser en leur disant bonsoir.

Ce soir, Pierrot est triste.

Il sent qu'il ne mérite pas que Maman l'embrasse.

Il voudrait lui dire ce qu'il a fait, mais il n'ose pas.

Qu'il est sot d'avoir peur d'une si bonne Maman !

Après que Maman est partie, Pierrot ne peut pas dormir.

Il se tourne et se retourne dans son petit lit, et il pleure tout bas.

Il pense que Maman lui a souvent dit que le bon Dieu voit tout ce que nous faisons, et qu'il peut nous voir, même dans l'obscurité, et il se dit que le bon Dieu est sans doute fâché contre lui, maintenant.

Alors il se lève tout doucement, pour ne pas réveiller Jean, qui dort dans un petit lit à côté du sien, et il sort de la chambre.

Il fait clair dans l'escalier, parce que les lumières ne sont pas encore éteintes.

Personne n'est encore couché, excepté les enfants.

Pierrot descend l'escalier très doucement, et ouvre la porte du salon.

Maman est toute seule dans le salon, parce que Papa est sorti voir un malade.

Elle est très étonnée de voir entrer Pierrot, en chemise de nuit et pieds nus.

Mais Pierrot ne lui donne pas le temps de demander pourquoi il a quitté son lit.

« Maman, » dit-il en pleurant : « je ne peux pas dormir, parce que j'ai été si méchant aujourd'hui ! J'ai cassé le joli vase dans ta chambre, et puis j'ai remis les morceaux ensemble pour que tu ne saches pas que je l'avais cassé. Et... et... je suis si fâché de l'avoir fait ! »

Maman prend Pierrot sur ses genoux, et met ses bras autour de lui.

« Je te pardonne, mon chéri, » dit-elle, « parce que tu es fâché d'avoir mal agi et que tu m'avoues ta faute. Si tu étais venu me le dire tout de suite, tu aurais été moins malheureux, et tu sais que je ne gronde pas quand on a fait une chose par accident. Mais, vois-tu, mon Pierrot, on ne doit jamais cacher une faute. Faire croire qu'on n'a pas fait une chose qu'on a faite, c'est comme si on mentait. N'oublie pas cela. »

« Je te pardonne, » ajouté Maman, en embrassant Pierrot, « mais il faut que tu demandes au bon Dieu de te pardonner aussi ta faute, parce que tu lui as fait de la peine. »

— « Est-ce que le bon Dieu voudra me pardonner ? »

— « Oui, certainement. Le bon Dieu est toujours prêt à pardonner, quand il voit qu'on est fâché d'avoir fait le mal. Veux-tu que nous le lui demandions ensemble ? »

Pierrot répond : « Oui, » très bas, et Maman dit :

« Bon Dieu, veux-tu pardonner à Pierrot d'avoir été méchant aujourd'hui et le rendre bien sage, pour l'amour de Jésus, Amen. »

Puis Maman prend Pierrot dans ses bras, et le porte dans son petit lit.

Elle le reborde et l'embrasse de nouveau.

Et Pierrot s'endort en pensant que jamais plus, il ne cachera rien à une si bonne Maman.

## Chapitre VIII-L'Histoire de Maman.

« Il pleut encore ce matin, » dit Jean : « Quel ennui ! »

— « Vilaine pluie ! » dit Louissette.

— « Je voudrais qu'il ne pleuve jamais, » dit Pierrot.

— « Je déteste la pluie, » dit Jeanne.

Mais Maman fait :

« Chut ! chut ! Vous êtes tous de mauvaise humeur ce matin, parce qu'il pleut. Pourtant, il y a beaucoup de gens qui sont bien contents de voir tomber la pluie. »

— « Oh ! Maman ! Personne n'est content de voir la pluie. »

— « En es-tu bien sûre, Jeanne ? »

— « Je le crois, Maman. »

— « Te rappelles-tu que Papa nous racontait l'autre jour, que les fermiers étaient désolés parce que leurs blés étaient si secs, et qu'ils disaient que si ce beau temps continuait, la moisson serait très mauvaise ; c'est-à-dire qu'il y aurait très peu de grain pour faire de la farine. Qu'est-ce qu'on fait avec la farine ? »

— « Le pain. »

— « Oui. Eh bien ! ces fermiers sont tous très heureux dans ce moment de voir tomber la pluie. Ils se disent sans doute : Enfin, nos blés sont sauvés, grâce à cette chère pluie !

« Les jardiniers aussi sont contents. Toutes leurs plantes se flétrissaient, et ils étaient obligés, matin et soir, de tirer beaucoup d'eau pour les arroser. La bonne pluie va leur éviter cette fatigue.

« Les petites fleurs dans les champs sont contentes quand il pleut, parce qu'il n'y a personne pour leur donner de l'eau quand elles ont soif, et c'est seulement la pluie que le bon Dieu leur envoie qui les rafraîchit.

« S'il ne pleuvait jamais, Pierrot, il n'y aurait pas de fleurs, pas d'herbe verte, pas d'arbres, pas de ruisseaux.

« Est-ce que quelqu'un est encore fâché de ce qu'il pleuve ? »

« Moi, j'en suis contente pour les pauvres petites fleurs, » dit Louissette.

— « Moi, j'en suis content pour les ruisseaux, » dit Pierrot, « parce que j'aime bien faire naviguer mon bateau sur le ruisseau qui passe dans le jardin. »

— « Moi, j'en suis content pour les arbres, » dit Jean, « parce que j'aime bien grimper sur les arbres. »

— « Moi, j'en suis contente pour les fermiers et les jardiniers, » dit Jeanne.

— « Et moi, » dit Maman, « je suis contente de voir que mes chéris sont raisonnables, et que leur bonne humeur est revenue. »

— « Voici Nounou avec Bébé, » dit Louisette : « Bébé, es-tu content qu'il pleuve ? »

Mais Bébé répond seulement :

« Ma-ma-ma-ma ! »

Après les leçons, comme tous les enfants ont bien travaillé, Maman dit :

« Puisque nous ne pourrons pas sortir encore aujourd'hui, voulez-vous que je vous raconte une histoire ? »

— « Oh ! oui, Maman ! » s'écrient tous les enfants à la fois.  
« Raconte-nous l'histoire du coucou, que tu nous as promise. »

Louisette s'assied sur les genoux de Maman ; les trois autres enfants avancent leurs petites chaises aussi près d'elle que possible, et s'asseyent pour mieux écouter, et Maman commence son histoire :

« Sur la lisière d'un grand bois, dans un buisson d'aubépine, deux fauvettes avaient construit leur nid.

Il était bien joli, ce nid, blotti dans le feuillage du buisson, et si doux, si moelleux, que tous les petits oiseaux du voisinage l'admiraient en passant et souhaitaient d'en faire de semblables.

Les deux fauvettes étaient enchantées de leur ouvrage ; elles venaient de le terminer, et elles s'arrêtèrent un moment en contemplation devant leur petit chef-d'œuvre :

« Bjie, bjie, bjie ! » fit la femelle, ce qui signifiait :

« Il est bien joli, n'est-ce pas ? »

Et le mâle répondit :

« Bjie, bjie, bjie ! oui, je crois que nos petits y seront très heureux. »

Puis, il entonna une chanson bien gaie, bien vive, que sa petite compagne écouta avec ravissement.

Tout entiers à leur joie, les gentils oiseaux ne virent pas deux vilains yeux qui les regardaient à travers la feuillée. Ils ne savaient pas qu'un gros oiseau venait de se poser sur une branche d'arbre, juste au-dessus du buisson d'aubépine, et ils ne se doutaient guère du regard méchant que ce gros oiseau plongeait dans leur joli petit nid.

Lorsque le gros oiseau eut bien regardé le doux berceau destiné à abriter les petits des fauvettes, il se retira

doucement, d'un air satisfait, puis s'envola à tire d'aile, et, dans le lointain, retentit son cri répété : « coucou ! coucou ! »

— « Ah ! le gros oiseau était un coucou, Maman ? » demande Jeanne.

— « Bien sûr ! » dit Jean. « Pourquoi interromps-tu Maman ? »

— « Ne sois pas si impatient, Jean. Tu comprends mieux que les autres, parce que tu es plus grand, mais il faut les laisser me poser des questions de temps en temps... Je continue :

Bientôt, dans le nid si doux, si moelleux, se trouvèrent quatre œufs mignons, verdâtres et pointillés de brun. Avec quel amour les deux fauvettes contemplèrent ces œufs, d'où sortiraient quatre chers petits oisillons qui feraient leur bonheur !

La femelle se mit aussitôt à les couvrir. Elle ne les quittait guère, craignant toujours que quelque accident ne leur arrivât pendant ses absences, bien courtes, cependant.

Un jour, les deux fauvettes s'étaient éloignées ensemble du nid. Elles ne devaient pas être longtemps absentes, oh ! non : deux ou trois minutes seulement ; le temps d'avaloir à la hâte quelques insectes pour leur déjeuner, et elles reviendraient aussi vite qu'elles étaient parties.

À peine eurent-elles disparu qu'un gros oiseau se précipita sur leur nid. Il jeta sur les jolis œufs un regard de mépris, puis il déposa lui-même dans le nid un œuf qui n'était guère

plus gros que ceux des fauvettes ; après quoi il s'éloigna rapidement, et, dans le lointain, retentit son cri moqueur : coucou ! coucou !

Les fauvettes arrivèrent au nid une demi-minute après le départ du coucou, et la femelle se remit sur ses œufs, sans s'apercevoir qu'il y en avait un de plus.

Cependant, le moment approchait où les jeunes fauvettes devaient sortir de leurs jolies prisons. La mère ne quittait plus ses œufs : nuit et jour, elle les couvait avec patience, avec amour. Son compagnon lui apportait de la nourriture, et lui chantait ses plus jolies chansons pour la désennuyer.

Enfin, un beau jour, un petit bec jaune cassa la coque d'un des œufs, et un tout petit oisillon, à peine couvert d'un duvet très fin, en sortit ; un deuxième suivit son exemple ; puis un troisième, puis un quatrième, et, enfin, en dernier lieu, naquit le jeune coucou.

Imaginez, si vous le pouvez, la joie des parents. Ils pensaient qu'il n'y avait pas de si jolis oisillons que les leurs dans le monde entier.

Mais ils ne pouvaient pas rester à les admirer. À peine sortis de leurs œufs, les petits gourmands ouvrirent de larges becs et se mirent à crier la faim.

Il fallut que les parents se missent tout de suite à la recherche des insectes qui devaient nourrir leurs chers petits.

À partir de ce moment, les fauvettes ne se donnèrent plus de repos.

Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, elles allaient et venaient, cherchant la nourriture que leurs petits réclamaient, et la mettant dans leurs becs avides, se donnant à peine le temps d'avalier à la hâte une chenille ou un hanneton pour leur propre repas.

Tout d'abord, le jeune coucou n'était guère différent des jeunes fauvettes ; mais, bientôt, il se fit remarquer par sa gourmandise et son mauvais caractère.

Souvent, lorsque le père ou la mère apportait à l'un de ses propres enfants une grasse chenille, le petit étranger sautait dessus et l'avalait, avant que la fauvette, surprise, eût eu le temps de l'en empêcher ; et plus d'une fois les pauvres petites fauvettes jeûnèrent, à cause de la gourmandise du coucou.

Les parents étaient fort surpris de voir un de leurs enfants si différent des autres ; ils n'y comprenaient rien. Mais, malgré la méchanceté du jeune coucou, ils le traitaient avec bonté, espérant qu'il deviendrait plus sage en grandissant.

Le jeune coucou devenait très gros.

Il trouvait qu'il n'avait pas assez de place dans le nid, et il disait que c'était de la faute des petites fauvettes, et il leur donnait des coups de bec.

Un jour, pendant l'absence des parents, le coucou dit à une des fauvettes :

« Retire-toi ; tu me gênes. »

— « C'est toi qui me gênes, » répondit la petite fauvette :  
« pourquoi es-tu si gros ? »

Le coucou ne répondit pas, mais étendant un peu ses ailes, qui étaient déjà fortes, il en passa une sous la petite fauvette, et, malgré ses cris, il la poussa par-dessus le bord du nid. La pauvre petite tomba sur le sol où elle mourut.

Une deuxième fauvette subit le même sort, et lorsque les parents revinrent au nid, ils n'y trouvèrent plus que trois oisillons.

Ils en eurent beaucoup de chagrin ; mais ils ne pouvaient négliger les trois enfants qui leur restaient, pour pleurer ceux qui étaient morts, et ils continuèrent à les soigner avec autant d'amour que par le passé.

Mais le méchant coucou trouva bientôt que les deux fauvettes qui restaient, étaient encore de trop dans le nid ; et, l'une après l'autre, il les en expulsa pendant l'absence des parents.

Jugez de l'effroi des pauvres fauvettes, lorsqu'en revenant au nid, elles n'y trouvèrent plus qu'un oiseau.

Elles poussèrent des cris désespérés. Elles continuèrent à soigner le vilain coucou, mais leur bonheur était perdu.

Lorsque le jeune coucou, devenu grand et fort, grâce à leurs bons soins, se fut envolé, en leur jetant, comme adieu, son cri moqueur, les fauvettes comprirent, mais trop tard, quel ennemi elles avaient nourri et élevé, et elles quittèrent, pleines de tristesse, le buisson d'aubépine où elles avaient été si heureuses pendant si peu de temps.»

— « Oh ! les pauvres petites fauvettes ! » s'écrie Louissette en pleurant, « et le vilain coucou ! »

— « Ce n'est pas une histoire vraie, n'est-ce pas ? » demande Jeanne.

— « Elle est vraie, » répond Maman, « parce que cela arrive tous les ans. Le coucou est un oiseau paresseux ; il ne fait pas de nid, et il ne voudrait pas se donner la peine de couvrir ses œufs. Alors il choisit les nids d'autres oiseaux pour y déposer ses œufs, sachant bien que les petits oiseaux qui ont fait les nids soigneront ses œufs aussi bien que les leurs. »

— « Mais, est-ce qu'un jeune coucou chasse toujours les autres oiseaux du nid ? » demande Jean.

— « Oui, parce qu'il devient si gros qu'il n'y a pas de place pour les autres petits oiseaux dans le nid avec lui, et il les en chasse. »

Louissette pleure toujours à la pensée du chagrin des pauvres fauveltes.

Maman lui dit :

« Ne pleure plus, Louissette ; les petites fauveltes ont construit un autre nid, et elles ont eu d'autres petits oisillons, qui ont grandi et qui les ont rendues très heureuses. »

Louissette est consolée, et elle sourit à travers ses larmes.

## Chapitre IX-Chez Grand'maman.

Il fait tout à fait beau ce matin.

Le ciel est bleu.

Le soleil brille.

Les petits oiseaux chantent gaiement dans les arbres du jardin.

Tous les enfants sont bien contents de revoir le beau temps après la pluie.

« Nous pourrions sortir aujourd'hui, n'est-ce pas, Maman ? » demande Pierrot, au déjeuner.

— « Que pensez-vous d'une promenade en voiture ? » demande Papa.

— « Oh ! Papa, est-ce que tu vas nous emmener dans ta voiture aujourd'hui ? »

— « Et que pensez-vous d'une visite chez Grand'maman ? »

— « Chez Grand'maman ! Est-ce que nous y allons aujourd'hui ? »

— « Oui, si vous le voulez. Grand'maman m'a écrit pour me demander de vous emmener tous passer la journée chez elle. Je ne suis pas très occupé aujourd'hui ; par conséquent, nous allons en profiter. »

Les enfants sautent de joie.

Aller chez Grand'maman ! Quel bonheur !

« Maman viendra aussi ? » demande Jeanne.

— « Oui, bien sûr. »

— « Et Bébé aussi ? » ajoute Louisette qui n'oublie jamais son petit frère.

— « Oui, Bébé aussi. Grand'maman veut que toute la famille aille chez elle, petits et grands. Allez vite vous habiller. Je vais dire à Victor d'atteler le cheval ; et nous partirons tout de suite. »

Tout le monde est bientôt prêt.

Maman monte la première dans la voiture, et Nounou lui passe bébé Paul qu'elle prend sur ses genoux.

Nounou ne pourra pas aller chez Grand'maman, parce qu'il n'y a pas de place pour elle dans la voiture.

Papa enlève Louisette comme une plume, et la met dans la voiture à côté de Maman.

Les autres enfants veulent monter tout seuls.

« Eh ! bien, montez ! » dit Papa. « Seulement, si quelqu'un se casse la jambe, je ne pourrai pas la lui raccommoder à temps pour qu'il aille chez Grand'maman. »

Jean et Jeanne sont déjà dans la voiture et Pierrot veut les suivre, mais il va un peu trop vite : son pied glisse, et il tombe.

Il ne s'est pas fait de mal, et tout le monde rit.

Pierrot rit aussi, mais il est un peu honteux.

Enfin, tout le monde est installé dans la voiture.

Le cocher dit : « Allez ! » et Carabi part au grand trot.

— « Voyez, enfants, » dit Maman, « comme tout est frais et joli, ce matin. La pluie a fait beaucoup de bien. »

— « Les petites fleurs me regardent en souriant, » dit Louissette : « elles sont contentes d'avoir eu de la bonne eau à boire, n'est-ce pas, Maman ? »

Grand'maman est debout sur le perron de sa maison quand la voiture arrive.

« Bonjour, Grand'maman ! » crient tous les enfants, dès qu'ils l'aperçoivent.

— « Bonjour, mes chéris ! bonjour ! » répond Grand'maman, et elle les embrasse tous sur les deux joues.

« Venez vite ôter vos chapeaux et vos manteaux, » dit Grand'maman, « et puis nous allons déjeuner. Vous devez avoir faim après votre longue promenade en voiture. »

— « Moi, j'ai très faim, » dit Jean.

— « Et moi aussi, » disent les autres enfants.

Il y a beaucoup de bonnes choses pour le déjeuner.

Il y a du poisson frais, du poulet, des petits pois, une grande tourte aux prunes, et puis de bons gâteaux, des fraises et de la crème.

Grand'maman est bien contente de voir tout ce petit monde autour de sa table, et elle dit de très drôles de choses pour faire rire les enfants.

Bébé Paul n'est pas à table avec les autres enfants.

Il a pris un petit potage au lait, et maintenant il dort sur le lit de Grand'maman.

Après le déjeuner, Grand'maman dit :

« Venez vous promener dans le jardin. »

Le jardin de Grand'maman est bien joli.

Il y a beaucoup de belles fleurs, et aussi beaucoup de fraisiers.

Grand'maman dit aux enfants :

« Cherchez les fraises. Il doit y en avoir encore. Vous pouvez en manger autant que vous voudrez. »

Les enfants sont très contents de cette permission. C'est si amusant de cueillir les fraises soi-même et de les manger dans le jardin !

« Maintenant, » dit Grand'maman, « suivez-moi, et je vais vous montrer quelque chose qui fera votre bonheur, j'en suis sûre. »

Les enfants sont très étonnés et se demandent ce que Grand'maman va leur montrer.

Tout à coup, en tournant le coin d'une allée, ils aperçoivent, suspendue à la plus grosse branche d'un gros pommier, une jolie balançoire.

« Oh ! que c'est joli ! » s'écrient les enfants : « Grand'maman, est-ce que nous pouvons nous balancer ? »

— « Oui, certainement. J'ai fait faire cette balançoire exprès pour vous. »

— « Oh ! merci, Grand'maman ! Que tu es bonne ! »

Jean saute dans la balançoire.

Mais Grand'maman dit :

« Non, non ! Les frères bien élevés cèdent toujours le premier tour à leurs sœurs. »

Jean saute à terre tout de suite.

« Viens, Jeanne, » dit-il, « je te balancerai. »

Jeanne dit :

« Non, il faut que Louissette commence, parce qu'elle est la plus petite. »

— « Tu as raison, Jeanne, » dit Grand'maman ; « les grandes sœurs doivent toujours donner la préférence aux petites. »

Grand'maman met Louissette dans la balançoire, et Jean la pousse, tout doucement, parce que Louissette a un peu peur.

Maintenant, c'est au tour de Jeanne, puis à celui de Pierrot. Et Jean se balance le dernier, parce qu'il est le plus grand.

Lorsqu'on s'est bien amusé avec la balançoire, Grand'maman dit :

« Venez voir la basse-cour. »



Il y a beaucoup de poules dans la  
Chez grand'maman basse-cour. Il y a aussi des canards, des  
oies, des pintades et des dindons.

Louissette a un peu peur des dindons, parce qu'ils font :  
« Glou, glou, glou, glou ! » si fort, et elle se cache derrière  
Grand'maman.

Grand'maman les mène ensuite voir les lapins.

« Oh ! les jolis lapins ! » dit Jean ! « Ceux-là sont petits. Ils sont très jeunes, n'est-ce pas ? »

— « Oui » dit Grand'maman. « Est-ce que vous aimeriez avoir chacun le vôtre pour emporter au Nid ? »

— « Oh ! oui, Grand'maman ! Est-ce que tu veux nous en donner ? »

— « Allez demander à Papa et à Maman s'ils veulent bien que vous emportiez chacun un petit lapin. »

Les enfants courent vite vers Papa et Maman qui sont assis sur un banc avec bébé Paul, qui est réveillé depuis longtemps.

Papa et Maman veulent bien que les enfants aient des lapins, et Grand'maman leur dit de choisir ceux qu'ils préfèrent.

Jean choisit un lapin tout noir, avec une tache blanche sur l'œil gauche.

Jeanne en choisit un gris ; Pierrot un noir et blanc, et Louissette un tout blanc avec de jolis yeux roses.

Grand'maman demande à la femme qui s'occupe de la basse-cour, de mettre les quatre petits lapins dans un panier.

Puis on va goûter, avant de remonter dans la voiture pour retourner au Nid.

Il est temps de partir. C'est bien dommage. On s'amuse tant chez la bonne Grand'maman !

Grand'maman embrasse tout le monde et dit :

« Il faudra revenir bientôt. »

— « Quand est-ce que nous pourrons revenir ? » demande Pierrot.

— « La semaine prochaine, si Papa veut bien vous amener. »

— « Oh ! oui, Papa voudra bien ; n'est-ce pas, Papa ? »

Papa dit :

« Oui, si on est bien sage jusque-là. »

— « Où sont les petits lapins ? » demande Jean.

— « Ils sont ici, à côté de moi, Monsieur Jean, » dit Victor.

Les voilà partis.

Grand'maman les regarde aussi longtemps qu'elle peut les voir, et les enfants lui envoient des baisers en lui criant :

« Au revoir. »

## Chapitre X-La Construction de la Maisonnette des Lapins.

Jean et Pierrot se sont levés de bonne heure, parce que Papa a dit qu'il fallait faire une petite maison pour les lapins, et ils veulent la commencer tout de suite.

Victor, qui est très aimable et très habile, les aidera.

On a mis les petits lapins dans le poulailler, en attendant que leur maison soit prête.

Aussitôt qu'ils ont fini de déjeuner, Jean et Pierrot courent au jardin.

Ils trouvent Victor en train de scier des planches.

« Est-ce pour faire la maison de nos lapins que tu coupes ces planches ? » demande Pierrot.

— « Oui, Monsieur Pierrot ; et si vous voulez venir m'aider, nous n'en aurons pas pour bien longtemps à faire la maison.

— « Est-ce que les lapins ont déjeuné ? » demande Jean.

— « Oui. Je leur ai donné des feuilles de chou et des carottes. Ils avaient bien faim, les pauvres petits ! »

Quand les planches sont prêtes, il faut les clouer ensemble.

Jean et Pierrot veulent les clouer eux-mêmes, et Victor leur donne des marteaux et des clous.

Pierrot trouve que c'est difficile d'enfoncer les clous dans le bois, qui est très dur.

Il donne un grand coup de marteau à son pouce au lieu de le donner à la tête du clou.

Cela lui a fait bien mal, et il a envie de pleurer ; mais il veut être brave, et il ne pleure pas.

— « C'est une boîte que nous faisons ; » dit Jean : « c'est une boîte sans couvercle. »

— « Nous allons y mettre un couvercle, » dit Victor, « mais pas sur le haut. Nous mettrons notre boîte sur le côté, et alors le couvercle sera une porte que vous pourrez ouvrir et fermer. »

— « Est-ce que la porte sera en bois aussi ? »

— « Non, car les petits lapins n'auraient pas d'air ni de lumière. Il y aura un cadre en bois, et le reste sera en toile de fer. Tenez, voici le cadre : je l'ai fait de bonne heure, quand vous dormiez encore. Voici la toile de fer. Voyez-vous : j'en ai coupé un morceau carré de la grandeur du cadre. Nous allons le clouer dessus, et vos petits lapins auront de l'air et de la lumière tant qu'ils en voudront. »

Quand la porte est prête, Pierrot dit :

— « Maintenant il faut la clouer sur la maison. »

— « Non, » dit Jean ; « si elle était clouée, on ne pourrait pas l'ouvrir. Il faut une charnière, n'est-ce pas, Victor ? »

— « Oui, Monsieur Jean : en voici une. Voyez-vous, Monsieur Pierrot ; nous allons clouer ce côté-ci de la charnière sur la maison, et celui-là sur la porte. De cette manière, la porte s'ouvrira facilement, en tournant sur le pivot que vous voyez ici, au milieu de la charnière. »

— « Maintenant, il faut une serrure et une clef. »

— « Oh, non ! ce n'est pas nécessaire : un simple petit bouton avec un morceau de bois qui glissera dans la fente que vous voyez ici, dans le côté de la maison, suffira. »

La maison est finie.

— « Allons-nous mettre les lapins dans leur maison tout de suite ? » demande Jean.

— « Il faut d'abord y mettre un peu de paille, pour que les lapins n'aient pas froid. Nous en trouverons dans l'écurie. »

La maison est prête maintenant à recevoir ses petits habitants.

Pierrot court chercher Jeanne et Louissette pour la leur montrer.

Elles la trouvent très jolie.

À présent il faut chercher les lapins.

Ils se sauvent dans tous les coins du poulailler, quand ils voient qu'on veut les prendre.

Mais Victor les attrape, et ils sont bientôt tous installés dans leur maison.

Ils ont l'air très contents d'y être.

Ils sautent et font des culbutes qui amusent beaucoup les enfants.

— « Qu'est-ce qu'il faut leur donner à manger ? » demande Jeanne.

— « Des feuilles de chou, des feuilles de laitue, des carottes, des navets », répond Victor.

— « Et du gâteau, » dit Louisettes.

Mais Victor répond :

— « Les lapins n'aiment pas le gâteau, Mademoiselle Louisettes. »

— « Oh ! quel dommage ! » dit Louisettes qui aime beaucoup le gâteau.

— « C'est mon lapin qui est le plus joli des quatre, » dit Jean.

— « Non, c'est le mien ! » s'écrie Pierrot.

— « Le mien est beaucoup plus joli que les autres, » dit Jeanne : « N'est-ce pas, Louissette ? »

Mais Louissette dit :

— « Non ; je trouve que le mien est le plus joli. »

On va se disputer ; mais Maman arrive juste à point.

Tous les enfants courent vers elle.

« N'est-ce pas que c'est mon lapin qui est le plus joli ? » crient à la fois les quatre enfants.

Maman répond :

— « Ils sont tous jolis. »

« Lequel aimes-tu le mieux ? » demande Jeanne : « je suis sûre que c'est le mien. »

— « Non ; je les aime tous, les uns autant que les autres. Chacun de vous a choisi le lapin qu'il trouvait le plus joli ; mais il ne doit pas vouloir que les autres pensent comme lui. Ainsi, il n'y a pas de quoi se disputer. »

Maman admire beaucoup la petite maison.

Elle dit qu'il faudra la tenir bien propre, et que, pour cela, il faudra la nettoyer tous les matins.

Jean promet qu'il en aura grand soin.

Maman dit aux enfants d'aller à la cuisine demander à Julie des feuilles de chou et des carottes pour les lapins.

Ils reviennent bientôt, chargés de nourriture pour les petits lapins.

Jean ouvre la porte, bien doucement, pour que les lapins ne se sauvent pas, et il met deux grosses carottes et une demi-douzaine de grandes feuilles de chou dans la maison.

Les lapins ont faim, et ils se mettent à manger tout de suite.

— « Comme ils mangent drôlement ! » dit Louissette.

— « Avez-vous remercié Victor de ce qu'il vous a aidés à faire la maison ? » demande Maman.

— « Oh ! non : nous avons oublié. »

Jean et Pierrot courent à la recherche de Victor pour le remercier.

La prochaine fois que les enfants iront voir grand'maman, ils lui raconteront comment ils ont fait la maison des lapins, et ils lui diront que les quatre petits lapins y sont très heureux.

## Chapitre XI- Une Journée dans le Bois.

« Qui veut aller dans le bois aujourd'hui, pour y déjeuner sur l'herbe ? » demande Maman, un matin qu'il fait très beau.

« Moi ! — moi ! — moi ! — moi ! » crient quatre voix joyeuses.

— « Eh ! bien, allez vite vous habiller, pendant que je mettrai les provisions dans les paniers. »

Les enfants sont enchantés d'aller au bois. C'est si amusant de déjeuner sur l'herbe !

Ils courent vite mettre leurs chapeaux et leurs bottines et font beaucoup de bruit en montant et en descendant l'escalier.

« Nous sommes prêts, Maman ! » crient-ils tous à la fois.

— « Déjà ! Vous n'avez pas mis beaucoup de temps à vous préparer. Je serai prête dans deux minutes. »

Papa ne pourra pas aller au bois tout de suite, parce qu'il doit aller visiter ses malades, mais il ira retrouver tout son petit monde un peu plus tard.

À présent tout le monde est prêt à partir.

— « Qui portera les paniers ? » demande Maman.

— « Moi, » dit Jean.

— « Moi, » dit Pierrot.

— « Il y a deux paniers, » dit Jean : « nous en porterons chacun un, Pierrot et moi. »

— « Ils sont un peu trop lourds, » répond Maman ; « vous ne pourriez pas les porter jusqu'au bois. »

— « Je suis très fort, moi ; » dit Jean, et il soulève le plus grand des deux paniers.

Mais Maman dit : — « Jean et Pierrot porteront un des paniers entre les deux. Bébé ira dans sa petite voiture, et Nounou et moi porterons l'autre panier. »

— « Et nous, Maman ? Qu'est-ce que nous porterons ? » demandent Jeanne et Louissette.

— « Vous, vous pousserez la voiture de Bébé jusqu'au bois.

« Est-ce que tout le monde est content ? »

— « Oui, Maman, » répondent tous les enfants.

On se met gaiement en route.

Bébé Paul est aussi content que les autres enfants.

Il rit et saute dans sa petite voiture.

Le bois n'est pas très loin. On y arrive bientôt.

Comme il y fait bon!

L'herbe est si verte, et les petites fleurs paraissent si fraîches et si jolies!

Dans les arbres, les oiseaux chantent leurs plus jolies chansons.

Ils sont contents qu'il fasse beau temps.

On choisit un joli endroit bien gazonneux pour s'arrêter.

On pose les paniers par terre, au pied d'un arbre.

— « Maintenant, » dit Maman; « il faut chercher du bois bien sec pour faire du feu. Nous ferons cuire les pommes de terre sous la cendre. »

Tous les enfants se mettent à la recherche du bois. Ils trouvent beaucoup de petites branches mortes, et ils en ramassent autant qu'ils en peuvent porter.

Bientôt, ils en ont fait un grand tas, et Maman dit qu'il y en aura assez.

On arrache un peu d'herbe, à l'endroit où on veut faire le feu, parce que l'herbe empêcherait le feu de prendre.

Puis Nounou met quelques branches ensemble, avec du papier, et elle allume le feu avec une allumette.

Aussitôt une jolie flamme bleue s'élève et le bois craque.

Alors Nounou ajoute du bois, et au bout d'un moment il y a un grand feu.

Les enfants sont très contents.

— « Oh! le beau feu! » s'écrient-ils, et ils se mettent à danser tout autour.

Bébé frappe ses petites mains l'une contre l'autre et dit :

— « Beau! beau! »

Aussitôt qu'il y a assez de cendres, Maman y met les pommes, de terre.

« Nous allons sortir les provisions des paniers, pendant que les pommes de terre cuiront ; » dit-elle.

Maman et Nounou sortent d'abord une nappe qu'elles étendent par terre ; puis des assiettes, des couteaux et des fourchettes ; puis des verres.

Alors on sort les provisions.

Les enfants ne savent pas ce que Maman a mis dans les paniers, et ils sont très impatients de voir ce qu'il y a pour le déjeuner.

Il y a d'abord du poulet, enveloppé Dans le bois dans une serviette ; il y a du saucisson,



des œufs durs, du pain, du beurre, un grand pâté aux pommes, des fraises et puis des gâteaux, de ces bons gâteaux que Julie sait si bien faire.

Les enfants sautent de joie à la vue de tant de bonnes choses.

Ils ont très faim, et ils voudraient manger tout de suite.

Mais Maman dit :

— « Il faut attendre Papa : il va arriver tout de suite, sans doute. »

— « Nous avons oublié d'apporter à boire ; » dit Nounou. Tout le monde fait : « O-o-o-o-h ! »

Comment faire ? On ne peut pas manger sans boire.

Tout à coup Jeanne s'écrie :

— « Voici Papa ! Il nous apporte à boire. »

En rentrant de ses visites, Papa a demandé à Marie, qui avait aidé à Maman à mettre les provisions dans les paniers, si on n'avait rien oublié pour le déjeuner, et Marie s'est rappelé qu'on n'avait pas emporté de boisson.

Et maintenant, Papa arrive avec une bouteille de vin et d'eau pour les plus grands de la compagnie, et une bouteille de lait pour les plus petits.

« Est-ce que tout est prêt ? » demande Papa : « J'ai très faim. J'ai envie de manger tout le déjeuner, et de ne pas en laisser pour les autres. »

Tout le monde rit, car on sait bien que Papa plaisante.

« Tiens ! voici Black ! »

Ce pauvre Black ! on avait oublié de l'emmener ; et il a profité de ce que la grille du jardin était ouverte, pour sortir et venir trouver ses maîtres.

Il est très content de les retrouver et saute de joie en aboyant et en agitant sa queue.

Les enfants aussi sont contents de le voir, et ils le caressent en disant :

« Pauvre Black ! »

Nounou apporte les pommes de terre qui sont cuites à point, et tout le monde s'assied autour des provisions.

On mange avec grand appétit, et lorsqu'on a fini, il ne reste plus rien du tout, excepté les os du poulet qu'on donne à Black.

« Voulez-vous faire une partie de cache-cache ? » demande Maman.

— « Oh ! oui ! ce sera très amusant dans le bois. »

— « Mais il ne faudra pas trop vous éloigner d'ici, parce que vous pourriez vous égarer. »

— « Oh ! non, Maman ; nous n'irons pas loin. »

— « Papa, veux-tu jouer avec nous ? » demande Jeanne.

— « Je veux bien, si vous ne courez pas trop vite, » répond Papa.

Tout le monde rit, parce qu'on sait bien que Papa, avec ses longues jambes, peut courir plus vite qu'aucun des enfants.

C'est Papa qui se cache d'abord, et tous les enfants le cherchent.

Jeanne l'a trouvé, derrière un grand orme.

Elle court après lui, et Papa fait semblant de courir très vite.

Bientôt, tous les enfants sont autour de lui.

Jeanne l'attrape par sa manche ; Jean, par le bas de son paletot ; Pierrot, par sa chaîne de montre, et Louissette met ses deux bras autour de sa jambe gauche.

Alors Papa fait semblant de tomber par terre ; et tous les enfants roulent sur l'herbe, ce qui fait beaucoup rire tout le monde.

C'est au tour de Louissette de se cacher.

Elle n'aime pas aller seule se cacher dans le bois ; alors Jean, en bon frère, va avec elle.

« Il faut aller très loin ; » dit Jean, « pour qu'on ait beaucoup de peine à nous trouver. »

— « Oh ! non ! pas loin, Jean ! Maman a dit qu'il ne fallait pas aller loin. »

— « Maman l'a dit à Jeanne et à Pierrot, parce qu'ils ne connaissent pas le bois : moi, je le connais très bien. Viens vite. »

Ils s'arrêtent près d'un joli buisson d'aubépine tout en fleurs.

« Cachons-nous derrière ce buisson ; » dit Jean.

Ils sont cachés depuis quelque temps déjà ; mais personne n'est encore venu près du buisson.

« Nous ferons peut-être bien de nous rapprocher de l'endroit où nous avons déjeuné ; » dit Jean. « Je crois que ce petit sentier y mène tout droit. »

Mais le sentier ne mène pas du tout où Jean croyait.

Il s'aperçoit qu'ils s'éloignent de plus en plus de l'endroit où les autres sont restés.

« Je crois que je me suis trompé, » dit Jean, un peu inquiet ;  
« nous allons retourner sur nos pas. »

Il croyait pouvoir facilement retrouver le buisson d'aubépine ; mais il voit qu'il s'est encore trompé ; car les

deux enfants marchent longtemps, et pourtant ils n'arrivent pas au buisson.

« Je crois que nous nous sommes perdus ; » dit Jean, enfin ;  
« et il se met à crier de toutes ses forces :

« Papa ! Papa ! »

Personne ne répond, et Louissette se met à pleurer.

Jean a bien envie de pleurer aussi ; mais quand on a neuf ans et qu'on apprend le latin, on est trop grand pour pleurer.

Il regrette bien sa désobéissance.

Il se dit que s'il avait écouté Maman, il ne se serait pas égaré avec Louissette.

« Papa ne pourra plus nous trouver, et les loups nous mangeront, » sanglote Louissette.

— « Il n'y a pas de loups ici, » dit Jean ; « et le bois n'est pas très grand. Papa sera sur de nous trouver bientôt. »

Il se remet à crier :

« Papa ! Papa ! »

— « Ne pleure pas, Louissette, » dit Jean, en embrassant sa petite sœur : « Papa viendra bientôt. »

Pourtant, voilà déjà longtemps qu'ils sont là, tout seuls, et personne ne vient.

Jean pense qu'il fera bientôt nuit, et alors, que feront-ils, lui et Louisette, tout seuls dans le bois.

Tout à coup, on entend un drôle de bruit dans les buissons.

C'est un animal qui arrive en courant.

Louisette pousse un cri :

« C'est un loup, Jean ! »

Mais ce n'est pas un loup.

Devinez ce que c'est...

C'est Black, le brave Black, qui a enfin trouvé ses petits maîtres.

Il est si heureux de les revoir qu'il saute sur eux en aboyant de toutes ses forces.

Alors on entend une voix qui vient de très loin, et qui crie :

« Jean ! Jean ! »

Jean et Louisette répondent joyeusement ; « Papa ! Papa ! Nous voici ! »

Papa arrive bientôt auprès des enfants.

Il prend Louissette dans ses bras, car elle est bien lasse : elle a marché si longtemps.

Papa ne gronde pas Jean, parce qu'il sait qu'il a été bien puni de sa désobéissance.

Il lui dit seulement :

« J'espère que tu seras plus obéissant à l'avenir, Jean. »

— « Oui, Papa ; je suis bien fâché d'avoir été désobéissant ; répond Jean.

Papa et Jean marchent longtemps, car ils étaient bien loin de l'endroit où Maman les attend.

Maman est bien heureuse de revoir les enfants.

Tout le monde a été très inquiet à leur sujet.

On caresse Black, et on lui donne du sucre pour le récompenser d'avoir trouvé Jean et Louissette.

Il commence à se faire tard ; il faut retourner bien vite à la maison.

Pour finir une journée si bien commencée, Papa dit des choses très drôles tout le long du chemin, et les enfants rient beaucoup.

## Chapitre XII-Au revoir !

À présent, il est temps que je termine cette petite histoire.

J'espère que vous l'avez aimée et que vous me direz : Merci de vous avoir raconté tant de choses au sujet des habitants du Nid.

J'espère aussi que vous profiterez de l'exemple des enfants, en les imitant lorsqu'ils sont sages, et en évitant de faire comme eux quand ils sont méchants.

Vous les reverrez peut-être un jour ; mais ils auront grandi et changé, ce qui est dommage, car les grands enfants ne sont pas aussi gentils que les petits.

En attendant, nous dirons à Jean, à Jeanne, à Pierrot, à Louissette et à Bébé Paul, comme à tous les autres habitants du Nid, et comme à vous-mêmes :

Au Revoir !

# Fin.